

M. Szebeni Géza

Charles de Gaulle à la Grande guerre

Abstract

Amongst the great leaders of the 20th century, de Gaulle was perhaps the only one who served as an active frontline officer during the Great War. His diary and military papers of the days and months were published as „*Carnets, notes et lettres*”. They offer a meticulous and dry recital describing in its very detail what life was like in the first lines of battles, from the perspective of trenches. He lived through the whole experience as a real professional who did not care about the many atrocities of war, but considered his role as that of someone who had a duty, and different problems that needed to be solved in an efficient manner.

Keywords : de Gaulle, Great War, Clemenceau, Arras, Verdun, trench.

L'histoire centenaire de cette famille des hobereaux appauvris ne manquait pas des héros qui se distinguaient dans le tourbillon des événements glorieux qui décidaient du destin de la patrie. Le métier des armes comme une rivière souterraine s'émerge tout le temps dans les récits familiaux quoique ce ne fût pas une famille de militaire de plusieurs générations. C'était sur le champ de bataille funeste d'Agincourt où Jehan de Gaulle – dont l'ancêtre Richard de Gaulle posséda comme feudataire la bonne ville d'Elbeuf en Normandie – bien que ne fût pas d'accord chargeait les archers anglais et même après avoir vu les cadavres massacrés de ses compagnons il n'accepta pas la victoire des anglais mais il restait fidèlement auprès Charles VI. Plus tard - selon les légendes familiales - ce même Jehan était parmi les six chevaliers qui accompagnaient Sainte Jeanne chez le Dauphin pour libérer la France des envahisseurs anglais. Sur ce point l'histoire familiale est couverte par le voile épais de l'oubli pour quelques centaines d'années et ce n'est qu'au 18^{eme} siècle que surgit de l'ombre un de Gaulle remarquable qui souffrait dans les geôles des jacobins et heureusement pour sa descendance il a réussi à ne pas être guillotiné puis il métamorphosa en chef des services postaux de la Grande Armée de Napoléon. Le fils de ce brave officier de poste – le grand père de Charles – devenait un historien bien connu comme sa femme. Tandis que Julien Philippe faisait des recherches sur la vie du Saint Louis sa femme jeta sur papier la biographie de Châteaubriand et fonda une revue littéraire où elle publiait les œuvres de Proudhon et ceux des autres réformateurs sociaux. L'un de leur fils publia une histoire des celtes et l'autre est devenu membre de l'Académie Française grâce à ses catalogues d'entomologie. Le troisième

fils – le père de Charles – embrassa la carrière des armes, il était lieutenant à la guerre franco-prussienne. Suivant sa blessure il quitta la carrière militaire et il est devenu enseignant à Lille. Là il épousa sa nièce et après la naissance de leur cinquième enfant ils s'établissaient à Paris où Henri de Gaulle était le proviseur laïc du collège jésuite nommé „L'Immaculée conception”.¹

Comme Charles de Gaulle se souvenait plus tard son père était une personne cultivée, pensive qui se réclamait les valeurs conventionnelles et qui était imprégnée par le patriotisme et l'amour de l'histoire de France. Son passe-temps préféré dominical était de faire connaître ses enfants avec les épisodes héroïques de l'histoire de France. Le patriotisme ardent de ses parents – qui idéalisaient la France, refusaient la défaite subie dans la guerre franco-prussienne et espéraient une revanche contre eux - ne pouvait pas laisser indifférent le jeune de Gaulle. Quand son père l'amena au théâtre pour voir „L'aiglon” de Rostand le spectacle exerça une telle influence profonde sur l'enfant qui fêtait son dixième anniversaire qu'il décida de devenir militaire. Quand beaucoup plus tard on lui a posé la question pourquoi choisissait-t-il le métier des armes il répondait qu'il voulait être utile pour sa patrie et comme tout le monde voulait prendre sa revanche sur les prussiens le métier des armes offrait la plus grande possibilité pour cette revanche.² Le fait qu'à l'âge de quinze ans il écrivait avec un professionnalisme étonnant une histoire brève de la „Campagne d'Allemagne” et dans cette guerre fictive de 1930 il commande ses troupes comme général d'armée vers la victoire finale était une preuve du sérieux de sa décision.

Évidemment la famille fêtait sa décision surtout son père était d'accord d'autant plus que le programme des cours du collège jésuite pour ainsi dire n'absorbaient pas l'attention et les énergies du jeunes Charles de Gaulle. Son père devait l'avertir s'il ne concentre pas sur ses études la carrière militaire ne reste qu'un rêve puisque le concours d'entrée extrêmement difficile de St.Cyr ne peuvent pas être absolvés qu'ayant des résultats scolaires brillants. Le concours d'entrée restait difficile en dépit du fait que l'estime sociale de l'armée était en déclin en raison de l'affaire Dreyfus qui ébranla tout le pays et du pacifisme de plus en plus fort. Tandis que le nombre des candidats se trouvaient aux alentours de 2 000 à la fin du siècle passé leur nombre est passé aux 700 à 1908.³ (Peut-être il n'était pas étranger du déclin l'esprit antimilitariste fort ou le fait que le gouvernement républicain faute d'une force spéciale antiémeute employait l'armée et ses officiers contre les ouvriers en grève. En 1907 lors de la grande crise viticole en Languedoc-Roussillon les 22 régiments d'infanterie et les 18 régiments montés déployés dans la région ont reçu du premier ministre Clemenceau

¹ DE GAULLE, Philippe: *De Gaulle mon père* I. Plon, Paris, 2003. 87.

² PEYREFITTE, Alain: *C'était de Gaulle*, Quarto, Gallimard, Paris, 2002 . 718

³ LACOUTURE, Jean: *De Gaulle*, I. Seuil, Paris, 1984. 35

l'ordre de tirer sur les manifestants en suite de quoi les salves sur les grévistes ont exigé plusieurs morts. Le jeune sous-lieutenant Charles de Gaulle lui aussi tenait tout à fait naturel que l'armée républicaine soit envoyé contre „les gens qui ne cherchent qu'une occasion de causer du désordre, d'empêcher les bons citoyens de vivre tranquille.”⁴)

Puisque le collège jésuite devait fermer ses portes à cause des escarmouches de la politique intérieur de la France Charles passait une année dans le collège d'Antoing qui se trouvait à l'autre côté de la frontière franco-belge. Après cette année il revenait à Paris pour préparer son concours. Ses efforts portaient leurs fruits puisque il était admis 119^e sur 221 – résultat médiocre mais il était admis! Son père en informa le futur élève officier qui lui répondait: „Mon cher Papa, vous avez été le premier à ajouter à mon nom le titre saint-cyrien. Ceci est dans l'ordre: car, n'est-ce pas à vous d'abord que je dois, pour une foule de raison, la réussite à cet examen?”⁵

En vertu de la loi promulguée le 21 mars 1905 les élèves officiers devaient faire une année de service militaire comme simple troupier avant leurs études. En promulguant cette lois les législateurs étaient motivés par la conviction tout à fait juste que celui qui veut donner des ordres il faut qu'il apprenne obéir. En plus sous le signe de la démocratisation de l'armée ils pensaient qu'il serait juste que les futurs officiers connaissent „la vie des trouffions”. C'est ainsi que Charles de Gaulle – après avoir contracté le 7 octobre un engagement volontaire pour quatre ans – rejoignait la garnison du 33^e régiment d'infanterie à Arras non loin de la frontière franco-allemande. La garnison du régiment - la caserne Schramm - était l'histoire militaire elle-même. Celui dont on a emprunté le nom de la caserne située dans la forteresse d'Arras construite par Vauban architecte militaire du Louis XIV écrivait son nom sur les pages les plus brillantes de a tradition militaire française.⁶ Le 33^e régiment d'infanterie avait une passé glorieuse. Il combattait dans les guerres Napoléoniens, il était à Austerlitz, Wagram, Moscou puis participait à la bataille de

⁴ DE GAULLE, Charles: *Lettres, Notes et Carnets, 1905-1941*, Robert Laffont, Paris, 2012. 5

⁵ Ph. DE GAULLE, I, 42.

⁶ La caserne SCHRAMM... l'ancienne caserne des arbalétriers porte le nom de deux généraux, père et fils, acteurs des campagnes de la Révolution et de l'Empire et plus particulièrement du fils, Jean-Paul Adam né à Arras le 1er décembre 1789. Sa carrière est à peine croyable. A 10 ans il sert comme caporal, 2 mois plus tard il est sergent, à 11 ans sous-lieutenant à titre provisoire, lieutenant à 16 ans puis capitaine à 20, chef de bataillon à 22, colonel à 23 ans, Général de brigade avant ses 24 ans! qui dit mieux? Il est à Austerlitz, Essling, Wagram, Dantzig, Espagne, la Moskova, la Saxe. Il est fait baron à Lützen. En retraite sous la Restauration, il y commande cependant durant 3 mois le camp de Saint-Omer. Général de division à 43 ans, député, pair de France, il combat en Algérie, y assure le gouvernement intérimaire. Il est nommé comte. En 1850 il est ministre de la Guerre pour 3 mois. Sénateur en 1852, il fait partie du conseil de guerre chargé de juger Bazaine. Il décède à Paris à 95 ans en 1884. Belle carrière! Wikipédia

Solferino versait son sang dans les tranchées de Verdun.

Durant son année de services militaire il ne se distinguait pas – il n'était pas promu que caporal et ce n'était qu'à la fin de sa vie de truffion qu'il passait au grade supérieur – sergent. Mais il devait être quelque chose remarquable, hors du commun dans le comportement de ce jeune homme de 19 ans puisque la réponse de son capitaine à la question - pourquoi ne fait pas passer au grade supérieur son caporal- fut ceci: „*Que voulez-vous que je nomme sergent un garçon qui ne se sentirait à sa place que connétable!*” Pour l'instant le futur commandant en chef les forces armées françaises supportait sans la moindre plainte les brimades de sa vie de simple soldat même il rendait compte des moments difficiles de l'entraînement militaire comme s'ils avaient été des événements sportifs: „*Nous revenons d'une marche de vingt-quatre kilomètres qui a été assez fatigant à cause de la pluie et de la boue des chemins. C'est d'un bon entraînement pour les marches d'épreuve qui se feront bientôt, et qui, paraît-il, sont un exercice assez dur. Jusqu'à présent, d'ailleurs, la marche ne m'a jamais paru difficile, même avec notre chargement actuel qui ressemble fort au chargement complet: c'est effectivement du côté du sac que j'attendais, pour mon compte, les ennuis. Ils ne se sont pas produits.*”⁷ Il endurait sans sourciller les autres inconvénients – corvée de balayage, corvée de jus, corvée de pluche – apprenant la science de commander en apprenant celle d'obéir. Et enfin comme un accord final au mois de septembre 1910 il recevait lui aussi son galon de sergent et dans quelques jours passait le portail de l'école de Saint-Cyr l'une des meilleures écoles militaires du monde fondée par Napoléon.

Il y arrivait „*sous une pluie battante*” le 14 octobre 1910 et le lendemain il rendait compte dans une longue lettre à son père sur ses premières impressions, sur l'ordre du colonel en vertu duquel les nouveaux étaient passés à la tondeuse (il devait donner une vue pittoresque avec sa petite tête tondu et son organe olfactif géant), le règlement de l'école qui ne laissait pas beaucoup de temps pour les futilités. Comme il écrivait : „*Pour l'instant, réveil à 5 heures ½, à 6 heures déjeuner puis étude. À 7 heures, gymnase, escrime, équitation ou allemand. De 8 heures à 9 heures, travaux de propreté, autrement dit, moment où on fait son lit. Puis repos. À 9 heures ½, cours. Le déjeuner est à midi. À une heure, travail militaire. À quatre heures, repos. De quatre heures et demie à sept heures, étude durant laquelle ont lieu les colles. Puis dîner. De 8 à 9, repos que l'on peut passer où l'on veut: cour, salle de jeux, étude. À neuf heures, appel. À dix heures, extinction des feux.*”

Pour l'instant ce n'était que son gabarit imposant qui le distingua entre ses camarades qui – entre eux- l'appelaient „le grand Charles, „la grande asperges”, „double mètre” ou „le coq”. Quelques-uns de ses camarades d'école qui faisaient des carrières militaires brillantes plus tard avaient des

⁷ *Lettres, Notes et Carnets*, 54.

souvenirs confus de lui disant qu'il était un élève officier intelligent à peu d'amis. En tout cas sa fiche signalétique prouve que ses professeurs étaient plus que contents de lui et écrivaient: „Ne peut manquer de faire un excellent officier.” Le sous-lieutenant plein de promesses sortait 13^e de sa promotion de 211 cadets qui lui donnait la latitude de choisir le régiment où il voulait commencer sa carrière militaire. Les régiments de chasseur, de la Légion étrangère et des coloniaux étaient les plus populaires pour les sous-lieutenants sortants de l'école. Puisque la cavalerie jouissait d'un énorme prestige à cette époque tout le monde pensait que de Gaulle choisirait l'un des régiments bien connus des cuirassiers. Ce n'était pas le cas et la raison de son choix n'était pas seulement le fait que sa taille hors normes le rendait apte pour guerroyer à cheval mais plutôt sa conviction selon laquelle dans la future et inévitable guerre franco-allemande l'infanterie jouerait le rôle principale.⁸ Ce rôle hypothétique offrait plus de possibilité de promotion aux jeunes officiers ambitieux des régiments d'infanterie quoiqu'il faille dire qu'en générale c'étaient plutôt des derniers des promotions sortantes aux résultats médiocres qui atterrissaient dans ces régiments. Mais en dépit de cette „règle” il choisissait le 33^e régiment d'infanterie d'Arras qu'il connaissait bien de son année de troupion.

La ville d'Arras hébergeait depuis longtemps les divers régiments de l'armée française et faisait partie de la ligne des „villes forteresses” qui défendait la France septentrionale. Le jeune sous-lieutenant de la sixième compagnie du régiment faisait ses devoirs de la routine quotidienne avec enthousiasme et ses supérieurs ont beaucoup apprécié son travail. Un de ses officiers-camarades et ami se souvenait que de Gaulle était convaincu que la guerre avec l'Allemagne était inévitable et il préparait ses hommes à cette éventualité pendant leur instruction. Il tenait plusieurs conférences devant ses camarades mais aussi ses subalternes et ces conférences – conformes à l'esprit contemporain – n'étaient pas exemptes des voix de la revanche et du chauvinisme et qui est de plus il y développait sa conviction que „Certes, la guerre est un mal, je suis le premier à en convenir, mais c'est un mal nécessaire. La guerre est une de ces grandes lois des sociétés auxquelles elles ne peuvent pas se soustraire et qui les chargent de chaînes en les accablant de bienfaits. (...) D'ailleurs, rejeter la guerre hors du monde n'est qu'une utopie”.⁹

Le colonel Philippe Pétain était à la tête du 33^e régiment de première ligne et par son âge c'était son dernier commandement. Pétain âgé de 56 ans avait une carrière militaire plutôt médiocre et lui-même disait souvent qu'à tous ses rangs il était trop vieux – un vieux lieutenant, un vieux capitaine,

⁸ En plus „il trouvait le cheval très encombrant: il fallait régler sa propre existence sur la sienne et beaucoup trop s'en occuper à son gré. ~Je suis couche-tard et lève tard, s'exclamait-t-il, tu ne vois pas me lever avec les chevaux!” Ph. DE GAULLE, I, 46.

⁹ Lettres, Notes et Carnets, 76.

un vieux colonel... Il venait d'une famille de paysan et son choix pour le métier des armes était motivé par la revanche pour la défaite subie à la guerre franco-prussienne. Il sortait lui-aussi de St.Cyr et il ne profitait d'aucune protection dans sa carrière. Il était un bon officier, un militaire extrêmement discipliné qui exigeait la discipline de ses subordonnés, mais sa carrière était gravement entravée par le fait qu'il considérait les ambition impériales des gouvernements français pernicieuses puisque la présence française dans tous les coins du monde était une charge trop lourde pour la France qui détournait le pays de son devoir le plus important – la revanche sur les allemand. À son avis les escarmouches avec les tribus africaines ou asiatiques aux armes de pacotille ne donnaient aucune gloire à l'armée française et il n'en résultait que le gaspillage des ressources matérielles. Mais étant donné que les aspirations impériales étaient la colonne vertébrale de la politique étrangère française d'autre part en temps de paix c'était justement les guerres coloniales qui offraient la possibilité d'une promotion rapide aux militaires (et de tous ceux qui allait avec) les points de vue de Pétain pouaient du souffre et jetaient un ombre sur lui.

Le style de commende de Pétain (qui professait la force du „*feu*”, la force irrésistible de l'artillerie au lieu des charges à baïonnette portés aux nue par le haut commandement militaire) exerçait une influence profonde sur le sous-lieutenant de Gaulle bien que son opinion sur le feu de l'artillerie et de la charge à baïonnette fût différente de celle de Pétain et lui aussi mettait en relief l'importance de la charge et du „*mouvement*”. Dans un de ses discours tenu à ses subordonnés lors de l'instruction il disait qu'on ne pourrait chasser les allemands qu'avec les charges à baïonnettes. Il ajouta que parmi les soldats du monde c'était le français qui avait le plus grand esprit offensif et „*c'est pour cela qu'il a déjà remporté tant de victoire.*”¹⁰

La précision, l'esprit de suite et la garde de ses distances incarnaient les vertus de commandement de Pétain. De Gaulle écrivait plus tard que c'était de Pétain qu'il apprenait l'art et la notion de commander qu'il suivait avec succès dans les tranchées. Pétain lui aussi avait une opinion tout à fait positive de son subordonné comme ils en témoignent ses remarques sur les fiches signalétiques de de Gaulle selon lesquelles le sous-lieutenant Charles de Gaulle „*sorti de Saint-Cyr avec le no 13 sur 211, s'affirme dès le début comme un officier de réelle valeur qui donne les plus belle espérances pour l'avenir. Se donne de tout cœur à ses fonctions d'instructeur, a fait une brillante conférence sur les causes du conflit dans la péninsule des Balkans.*” Puis: „*Très intelligent, aime son métier avec passion, a parfaitement conduit sa section aux manœuvres, digne de tous les éloges.*”¹¹ Pétain - qui ne distribuait ses témoignages de satisfaction qu'avec parcimonie – n'oublierait pas son subordonné talentueux plus tard

¹⁰ TAURIAC, Michel: *De Gaulle avant de Gaulle*, Plon, Paris, 2013. 108.

¹¹ Uo. 109.

quand il deviendrait le chef suprême de l'armée française et quand il s'avérait nécessaire il donnait un coup de pouce à la fortune de son ancien sous-lieutenant. Mais l'histoire imposait des chemins divergeant à eux...

C'était avec une joie insouciant que la France se jetait la tête la première dans les flammes de ce conflit de l'été 1914 qui embrasait le monde - en dépit du fait qu'elle ne fût pas préparée pour „la première guerre mécanique” de l'histoire. L'armée française manquait cruellement l'artillerie lourde ainsi que les armes automatique moderne et les forteresses qui auraient pu défendre les frontières septentrionales. Le mal s'enracinait dans la doctrine militaire de l'état-major français traduite par sa décision erronée selon laquelle le plan de bataille antérieur qui favorisait la défense la frontière franco-belge était modifié à celui qui visait la reconquête de l'Alsace et Lorraine par la mise en œuvre d'un plan d'opération offensif. Or l'un des sénateurs qui assistait à la grande manœuvre juste avant de l'éclatement de la guerre tira la conclusion suivante de ce qu'il voyait: „L'armée française est mal équipée, mal préparée et mal dirigée.” De Gaulle ne pouvait que s'en douter de ces erreurs - qui avaient de terribles conséquences au cours des premiers mois de la guerre - de son point d'observation du chef de section. Par contre il avait une image assez correcte de l'ennemi comme en témoignent ses notes préparées pour la conférence qu'il tenait pour les cadres du 3^e bataillon du 33^e RI au mois d'avril 1914.¹² En faisant la comparaison entre l'effectif et l'armement de l'armée allemande et française (de Gaulle sous-estimait l'artillerie allemande et se trompait lourdement comme le haut commandement français) il tirait la conclusion „de ne pas se faire aucun souci” puisque la vraie force d'une armée n'est autre que sa force morale. C'est ainsi qu'il est tout à fait compréhensible que lui aussi comme des centaines de milliers de ses jeunes contemporaines accueillait la nouvelle de la guerre avec enthousiasme.

La conviction préalable du lieutenant de Gaulle selon laquelle les troupes qui tenaient garnison dans les casernes de la France septentrional entreraient en contact avec l'ennemi les premières et combattraient dans les premières lignes défendant la patrie s'est avérée juste. Son affectation était chef de la première section de la 11^e compagnie du 33^e RI.¹³ Ses carnets, ses lettres à ses parents rendent possible à tracer jour par jour les événements des deux semaines qui précédaient sa première blessure et ceux qui s'ensuivaient. Son régiment se dirigeait à marche forcée vers la Belgique puis la destination était la ville de Dinant dont les ponts étaient attaqués par les allemands. Sa compagnie recevait l'ordre d'arrêter l'ennemi, de passer la Meuse, „de prendre pied dans la citadelle et sur la hauteur au nord de

¹² *Lettres, Notes et Carnet*, 77.

¹³ Son régiment faisait partie de la deuxième division de la 5^e armée et c'était cette division qui entra en contact la première le 15 août 1914 avec les divisions allemandes attaquant depuis la Belgique neutre.

celle-ci.” En regardant les cartes postales contemporaines de Dinant la scène de la première bataille de Daulle peut être facilement reconstruite. Pour l’exécuter cet ordre la section de de Gaulle devait charger le pont de Dinant sur un terrain ouvert quittant la protection offerte par les maisons et la balustrade tout au long de la rivière sous la pluie des balles et des grenades. Ce jour-là le 15 août 1914 – que de Gaulle croyait le dernier jour de sa vie – conformément à l’ordre reçu il chargeait à baïonnette au canon avec ses hommes le pont de Dinant. Les français ont subi des pertes graves non seulement à cause du terrain extrêmement désavantageux mais aussi à l’absence de l’artillerie française et le feu incessant de celle allemande. De Gaulle en menant sa section à la charge sentait que „*mon moi vient à l’instant de se dédoubler: un qui court comme un automate et un autre qui l’observe avec angoisse.*” D’une vingtaine de mètre de la tête du pont il était touché à la jambe et il tomba parmi ses camarades tués ou blessés. Il trainait – son sabre attaché à son poignet – jusqu’à la couverture des maisons sur le quai, mais le feu des allemands était si intense qu’il ne comprenait plus tard „*Comment je n’ai pas été percé comme une écumoire durant le trajet.*” Le violent feu de l’ennemi lui prouvait que Pétain avait eu raison contre le feu le courage ne valait rien qu’était prouvé par le fait que la canonnade française faisait fuir les allemands qui chargeaient la forteresse.¹⁴

Le lieutenant Charles de Gaulle blessé était évacué d’abord vers Charleroi, puis Arras et enfin Paris où il était opéré à l’hôpital Saint-Joseph, transféré à Lyon où il suivait „*un traitement à l’électricité pour rendre la vie au nerf abîmé.*” Voyant les traitements initiaux infructueux il pensait même qu’il restait comme il était. Pendant sa brève convalescence il tirait les enseignements des combats qui se déroulaient depuis de semaines et il arriva à la conclusion que les succès des allemands seraient éphémères et étaient dû à la vitesse de leur mobilisation, leur armement, leur mouvement éclairé à travers la Belgique et le retard des anglais. À son avis la victoire à la Marne était rendue possible par la meilleure coordination, les attaques bien préparées et les mouvements mieux accordés des corps d’armée. Il était convaincu que depuis la Marne un chemin direct menait à l’Allemagne et sous l’effet des batailles perdues l’ennemi allait demander la paix sans tarder. Mais il faudrait refuser cette demande et continuer l’offensive à travers l’Allemagne jusqu’à la rencontre avec les Russe en Prusse orientale „*Sinon, ce serait à recommencer dans dix ans.*”¹⁵ Paroles prophétiques...

Le 2 octobre 1914 il arrivait à Cognac au dépôt du 33^e pour finir sa convalescence, puis au mois de décembre il se retrouva de nouveau en première ligne. Selon ses notes jetées sur le papier à la va vite la vie de tranchée était monotone ponctuée des escarmouches – „*l’ennemi mène les*

¹⁴ *Lettres, Notes et Carnets*, 82-88.

¹⁵ *Lettres, Notes et Carnets*, 90.

attaques rares” – mais „*tout le monde est gaillard et disposé à l’offensive.*” Dans d’une de ses lettres du fin de novembre il écrivait qu’il gelait fort tout le temps mais ses soldats en étaient heureux puisqu’elle faisait disparaître „*la gadouille*” insupportable.¹⁶ Le jeune lieutenant de Gaulle se comportait en vrai soldat, son enthousiasme était navrant et quelquefois dangereux pour les autres – mais il faut dire qu’il n’évitait jamais les situations dangereuses. Une fois son colonel se demandait que faire avec les deux mortiers, des bombes et des équipes qu’il venait de recevoir. De Gaulle les demandait aussitôt pour les faire installer derrière „*ses tranchées*” et en faire bon usage contre une partie de la ligne allemande en face d’eux qui était un danger permanent pour sa section. Un des officiers du bataillon voisin protestait sa décision disant que le feu de mortiers de de Gaulle allait provoquer la riposte de l’artillerie allemande faisant des dégâts et des victimes – des conséquences graves. De Gaulle mettait à la porte cet officier et il faisait tirer les mortiers quand même et l’intensité du feu allemand ne variait pas.¹⁷

En tout cas il faisait si bien son devoir que le nouveau chef du 33^e RI le convoqua et lui disait que selon ses informations de divers côtés de Gaulle pourrait le mieux le servir en tant que son adjoint au régiment. Le défi était sérieux aux difficultés innombrables mais il se rendait bien compte que „*c’est d’un puissant intérêt pour le jeune lieutenant que je suis, et suis sûr de m’instruire beaucoup à ces fonctions si Dieu me prête vie.*”¹⁸ Ses notes qui nous sont parvenues témoignent de la précision de son travail faisant attention à tous les détails et ces notes même après un siècle donnent une image subtile de la vie de son régiment, de sa composition, des pertes, de la préparation minutieuse d’une attaque et – qui est de plus – la minute de l’interrogatoire d’un prisonnier sous-officier allemand (peintre d’enseignes en civil) donne un aperçu sur la vie quotidienne de l’adversaire.¹⁹

Les premières semaines de 1915 étaient passées dans le froid, la gadouille, sous la neige et sous le signe de la réparation continue des tranchées et des boyaux. Même les escarmouches locales de petite envergure devaient être assez sérieuses puisque il écrivait dans une de ses lettres envoyée à sa mère que son régiment „*a perdu quelques plumes (5 officiers et 300 hommes.)*”²⁰ Le 19 février il résumait les attaques infructueuses des jours précédant de son régiment ainsi: „*En quatre jours j’ai perdu 19 officiers et environ 650 hommes. C’est dur.*” À l’origine des pertes lourdes étaient non seulement le feu allemand mais aussi les diverses maladies contagieuses qui propageaient très facilement dans l’insalubrité du front.

¹⁶ *Lettres, Notes et Carnets*, 113.

¹⁷ Uo. 119.

¹⁸ Uo.121.

¹⁹ Uo. 123.

²⁰ Uo. 129.

De Gaulle d'ailleurs – on peut le dire – était maniaque concernant la hygiène de ses hommes. En dépit des difficultés énormes le jeune lieutenant tenait le coup et le fait qu'il était cité à l'ordre de division („À exécuter une série de reconnaissance et à rapporter des renseignements précieux”)²¹ et qu'il était décoré de la Croix de guerre et il était promu capitaine „à titre temporaire”, ses trois galons deviendraient définitifs au mois de septembre et il participait des batailles en Champagne comme l'adjoint de son colonel et chef de compagnie. Le dévouement, l'enthousiasme et l'énergie du jeune capitaine-adjoint n'étaient pas du tout rongés par les vicissitudes de la guerre des tranchées, la monotonie du danger de mort et la moisson indifférente de la mort. Il faisait son devoir en première ligne et il contrôlait l'exécution de ses ordres d'une manière suivie comme il en témoigne la dernière phrase l'un de ses ordres de fortifier les tranchées de sa compagnie: „J'irai voir ce soir à 17 heures où vous en êtes.”²² Son courage était hallucinant il paraissait qu'au cours de ses inspections en série en première ligne les balles ne pouvaient pas le toucher. C'étaient des temps tragiques pour les armes françaises puisque les insuffisances de la modernisation de l'armement se prouvaient catastrophiques. En ce qui concerne le feu les allemands avaient une supériorité écrasante et les attaques des fantassins français contre leurs positions fortifiées ne résultaient qu'en des pertes sanglantes.

À partir du 9 mars 1915 ses notes sont interrompues – à la suite de sa nouvelle blessure. Après avoir reçu un éclat à l'oreille droite il était blessé par balle (ou par un éclat d'obus) à la main gauche le 10 mars. Selon le Journal de marche et d'opération de son régiment de 10 février à 10 mars quatre officiers du régiment étaient tués à l'ennemi, deux disparaissaient, treize étaient blessés et 700 hommes étaient mis hors du combat.²³ Il restait à sa place parce que la blessure paraît sans gravité mais dans des conditions des tranchées elle s'est infectée et une inflammation et une paralysie de la main gauche en résultaient. Cette fois une convalescence de plusieurs mois s'ensuivait rendue plus pénible par une scarlatine. En dépit d'être hors du combat il suivait de très près l'évolution des divers fronts de la guerre. C'est ainsi que dans une lettre à sa mère il commentait avec l'enthousiasme le débarquement des alliés aux Dardanelles – qui s'est avéré plus tard un lourd fiasco – , il est vrai que plus tard son analyse des conséquences possibles de l'entrée en guerre de la Roumanie et de l'Italie étaient plus justes. N'empêche qu'une année plus tard il rectifiait le tir et il écrivait à sa mère „On a évacué Gallipoli, et l'on a bien fait. On aurait mieux fait encore de n'y aller jamais.”²⁴

Il revenait à son régiment en combat mi-juin et il recevait le

²¹ TAURIAC : 133.

²² *Lettres, Notes et Carnets* p.157

²³ LACOUTURE I, 64.

²⁴ *Lettres, Notes et Carnets*, 247.

commandement du 10^e compagnie (puis à titre temporaire on lui confiait un bataillon). Il faisait son devoir méticuleusement et ses sévères exigences concernant le désencombrement des boyaux, l'astiquage des armes, l'hygiène de ses hommes servaient tout d'abord la sécurité de ses subordonnés – dans la mesure du possible. Ses consignes permanentes en cas d'attaque de gaz asphyxiants illustrent bien qu'il considérait un problème à résoudre les conséquences des attaques de gaz en concluant: „Penser d'avance à tous les gestes qu'on fera et qu'on fera faire en pareil cas – et s'il se produit, rester calme.”²⁵

Les circonstances inhumaines de la guerre des tranchées devaient exercer une influence profonde sur ses nerfs puisqu'à propos des députés il faisait des commentaires insolites de la part d'un militaire: „Le Parlement devient de plus en plus odieux et bête. Les ministres ont littéralement toutes leurs journées prises par les séances de la Chambre, du sénat, ou de leurs commissions, la préparation des réponses qu'ils vont avoir à faire, la lecture des requêtes ou des injonctions les plus saugrenues du premier marchand de vins venu que la politique a changé en député. (...) Nous serons vainqueurs, dès que nous aurons balayé cette racaille, et il n'y a pas un Français qui n'en hurlerait de joie, les combattants en particulier. Du reste l'idée est en marche, et je serais fort surpris que ce régime survive à la guerre.”²⁶ Mais la raison principale de sa colère était le fait que les „politiques” voulaient des succès à n'importe quel prix dans cette terrible guerre de tranchées sans aucun regard aux pertes humaines pour gagner la sympathie de l'opinion publique. La pression qu'ils exerçaient sur les généraux résulta en attaques sans interruption et sans aucun résultat contre les lignes allemandes. Il était tout naturel que les combattants méprisaient les classes politiques pour qui le sang versé sur le front ne signifiait rien. Mais il est vrai que plus tard dans une de ses conférences tenues à ses camarades officiers il reconnaissait les changements positifs dans l'activité du Parlement.²⁷

Au début de l'année suivante son régiment était placé sous le commandement de Pétain qui en un seul mois passait de la tête d'une brigade à celle d'un corps d'armée avec l'ordre de mission de faire stopper les allemands à Verdun. Le bain de sang nommé Verdun eut lieu du 21 février au décembre 1916. L'idée du général Von Falkenhayn commandant en chef de l'armée allemande était tout simple. Les allemands étaient plus nombreux des français donc dans un rapport de pertes de un pour deux une bataille d'attrition allait saigner aux blancs les français. Il en résultait plus de 714 231 morts, disparus ou blessés. 362 000 français et 337 000 allemands – une moyenne de 70 000 victimes pour chacun des dix mois de la bataille. („On peut noter que selon les travaux historiques récents, notamment ceux de l'historien allemand Holger Afflerbach, l'objectif allemand était plus simplement de prendre le

²⁵ *Lettres, Notes et Carnets*, 189.

²⁶ Uo. 232.

²⁷ Uo. 397.

saillant de Verdun, la version d'une bataille d'attrition étant une justification inventée après-coup par Falkenhayn pour masquer son échec.")²⁸

À la fin de février 1916 avec l'ordre de relever le 110^e RI exsangue 33^e RI après être descendu des camions qui le transportaient au front marchait directement dans le massacre de lignes de défense de Douaumont. Il ne restait rien du village et même après un siècle les trous d'obus gazonnés de la bataille d'antan à la place de Douaumont offre la vue pétrifiante d'un paysage meurtri. Il est bien difficile à imaginer qu'il était possible de rester en vie – dû à la chance aveugle – sous la pluie incessante des obus de l'artillerie lourde allemande qui rasait tout. De Gaulle et sa compagnie tenaient pendant six jours ses tranchées détruites déjà avant leurs arrivés sous l'explosion incessantes des obus gros calibre des canon lourds de l'ennemi. Sa compagnie était pratiquement anéantie par les attaques incessantes de l'infanterie et du feu adverse et lui-même était grièvement blessé dans un corps-à-corps par un coup de baïonnette, perdit sa connaissance et était pris par des soldats appartenant à un régiment d'élite prussien le 2 mars 1916. Quand il regagna son esprit – déjà prisonnier de guerre –il voyait que c'était le soldat prussien qui le blessa de sa baïonnette qui lui procura les premières aides. De sa captivité il écrivait une brève lettre à sa sœur en l'informant que *„Je suis tombé le 2 mars entre les mains de l'ennemi dans un combat autour de Douaumont, j'y étais blessé, pas trop grièvement, d'un coup de baïonnette à la cuisse, dont je me suis remis complètement.*"²⁹

Le JMO du 33^e RI donne un compte rendu beaucoup plus détaillé de l'histoire de cette journée terrible (une parmi d'autre) que la lettre de de Gaulle. *„Dès 6h30 du matin, bombardement effroyable d'artillerie lourde (...) sur toute la largeur du secteur et sur une profondeur de 3 kilomètres, le fracas est inouï (...) tout téléphone est coupé, tout agent de liaison envoyé est un homme mort (...) les allemands sont à vingt mètre de nous (...) Les Allemands se trouvaient bientôt derrière la 10^e compagnie (...) C'est alors qu'on vit cette chose magnifique (...) on vit la 10^e compagnie foncer droit devant elle sur les masses ennemies qui gagnait le village (en) un corps à corps terrible où les coups de baïonnettes et de crosses s'abattaient tout autour de ses braves jusqu'au moment où succombèrent (...) La 10^e compagnie, dans une rué folle, se voyait entourés de tous côtés, s'élançait à l'assaut sous la conduite de son chef, le capitaine de Gaulle, contre les masses denses, vendait chèrement sa vie et tombait magnifiquement.*"³⁰

Pour ce fait d'arme son colonel proposait le capitaine de Gaulle compté parmi les morts pour la Légion d'honneur avec citation à l'ordre de division. Mais Pétain – entretemps promu général à trois étoiles et commandant un corps d'armée – modifiait dans une certaine mesure la

²⁸ WIKIPEDIA - *La bataille de Verdun*

²⁹ Lettre, Notes et Carnets p.260

³⁰ LACOUTURE, I, 70. Plus tard de Gaulle recevait La Légion d'honneur pour ce fait d'arme.

proposition du colonel Boud'hors (maréchal à la fin de la guerre) et surenchérit avec cette citation à l'ordre de l'Armée et faisait paraître dans le numéro du 7 mai 1916 du Journal officiel le communiqué suivant sur son subordonné d'antan: „Le capitaine de Gaulle, commandant de compagnie, réputé pour sa haute valeur intellectuelle et moral, alors que son bataillon, subissant un effroyable bombardement était décimé et que les Allemands atteignaient sa compagnie de tous côtés, a enlevé ses hommes dans un assaut furieux et un corps à corps farouche, seule solution qu'il jugeait compatible avec son sentiment de l'honneur militaire. Est tombé dans la mêlée. Officier hors pair à tous égards.”

Le communiqué susmentionné de Pétain – qui figure dans tous les livres écrits sur de Gaulle – était certainement motivé par le fait qu'au cours de la bataille horrifiante de Verdun le haut commandement avait besoin des héros, des exemples héroïque pour les soldats. Les mémoires écrites cinquante ans plus tard qui voulaient discréditer de Gaulle disant qu'il se rendait ne méritent pas d'être prise en considération. Le code d'honneur en vigueur des officiers tout simplement défendait aux officiers français de se rendre. Et en connaissance de la vie de de Gaulle il est absolument inconcevable qu'il aurait quitté le champ de bataille aux mains levées. D'ailleurs de Gaulle lui-même – à peine rentré de la captivité – écrivait une lettre au futur maréchal Boud'hors le 8 décembre 1918. Dans sa lettre grâce à sa mémoire phénoménale de Gaulle reconstruisait minutes par minutes les moments du combat du 2 mars et tout ce qui lui est arrivé disant que son colonel ne pouvait disposer que des informations de seconde main – comme c'est le cas en général concernant des affaires pareilles. Il s'agissait tout simplement – écrivait-t-il – du fait que lui avec le reste de sa compagnie était coupé des lignes françaises et il ne restait qu'une seule solution: les rejoindre sous la pluie des balles et des obus sous le nez des allemands attaquant sans répit. Il voulait exécuter ce manœuvre avec son fourrier et deux ou trois de ses hommes restés en vie en rampant par un vieux boyau écroulé. Ils sont tombés sur des allemands accroupis dans une partie déjà occupée par eux. Ils aperçurent les français, l'un des allemands donnait un coup de baïonnette dans la cuisse de de Gaulle, l'autre tua le fourrier, une grenade éclata, de Gaulle s'étourdissait et (...) „En ce qui me concerne le reste ne mérite pas aucune considération.”³¹

Son fils l'amiral de Gaulle y ajoutait que de Gaulle s'est revenu à lui-même parmi les combattants de la garde prussienne et sa blessure était soignée par un médecin militaire français en captivité lui aussi. Les autres prisonniers de guerre français étaient les survivants du 3^e bataillon du 33^e RI. En trois jours le régiment perdait 33 officiers, 1 443 sous-officiers et hommes - autrement dit les 60% de son effectif. Pour de Gaulle la guerre était finie et il devait sa vie de ce fait puisque s'il avait resté plus longtemps

³¹ Lettres, Notes et Carnets, 442.

dans l'enfer de Verdun il aurait perdu sa vie – comme des centaines de milliers de ses camarades. Mais il écrivait à sa mère de sa captivité: „Combien je pleure dans mon cœur, de cette odieuse captivité(...)”.³²

Il ne passait pas les longs mois de sa captivité sans rien faire. Il travaillait sur son allemand, il suivait les événements de la guerre par les journaux et il en tenait des conférences à ces camarades officiers. Ses notes d'alors lui servaient plus tard pour ses écrits sur les divers problèmes de l'art de la guerre. Puisqu'il s'évadait cinq fois sans succès il était envoyé à Ingolstadt camp pour les officiers évadés récalcitrants. Il était libéré de sa captivité au mois novembre 1918. En ce qui concerne l'avenir des peuples en guerre pendant quatre ans il finissait une de ses conférences qu'il faisait à ses camarades officiers disant que „les peuples de la Vieille Europe finiront par signer une paix que leurs hommes d'État appelleront paix d'entente! Et qui sera de fait une paix d'épuisement. Mais chacun sait, chacun sent que cette paix n'est qu'une mauvaise couverture jetée sur des ambitions non satisfaite, des haines plus vivace que jamais, des colères nationales non éteintes.”³³ Et quand même lui aussi – comme la plupart de ses contemporains – attendait que les vainqueurs lâchent en brandissant leurs „glaive flamboyant” sur les „vaincus infâmes” l'anéantissement politique, militaire et économique total.

³² *Lettres, Notes et Carnets*, 264.

³³ Uo. 432.